

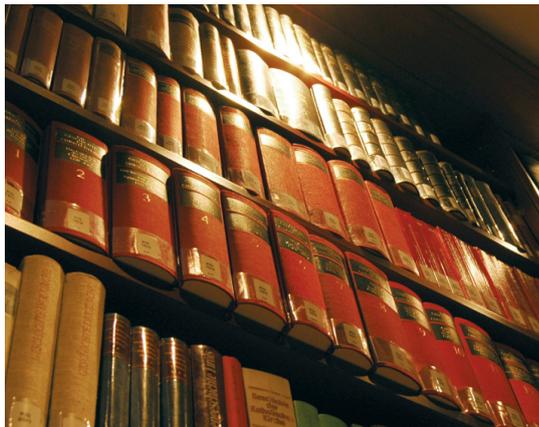
D'Uxellodunum à Martel

Discours et allocutions à la cérémonie commémorative du Puy d'Ussolu, à la réception des Félibres à Martel et à la "Taulada" de la XVIIe fête de l'Eglantine 18 août 1912

Edition de Lemouzi
1912

Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg: D.192.447

EOD – des millions de livres à portée de souris! Dans plus de 12 pays d'Europe !



Merci d'avoir choisi EOD !

Les bibliothèques européennes possèdent des millions de livres du XVe au XXe siècle. Tous ces livres sont désormais accessibles sous la forme d'eBooks – à portée de souris. Faites votre recherche dans le catalogue en ligne d'une des bibliothèques du réseau eBooks on Demand (EOD – livres électroniques à la demande) et commandez votre livre où que vous vous trouviez dans le monde – 24 heures par jour et 7 jours par semaine. Le livre sera numérisé et mis à votre disposition sous la forme d'un eBook.

Nous vous souhaitons une bonne utilisation de votre eBook EOD !

- Bénéficiez de la mise en page originale du livre !
 - A l'aide d'un logiciel standard, lisez à l'écran votre eBook, zoomez sur une image, naviguez dans le livre.
 - *Utilisez la commande rechercher* :* Vous pouvez trouver un mot donné au sein du livre.
 - *Utilisez la commande Copier / coller* :* Copiez des images ou des parties du texte vers une autre application (par exemple vers un traitement de texte)
- *Non disponible dans tous les eBooks

Conditions générales d'utilisation

En utilisant le service EOD, vous acceptez les conditions générales d'utilisation établies par la bibliothèque qui possède le livre.

- Conditions générales d'utilisation :
<https://books2ebooks.eu/csp/fr/bnu/fr/agb.html>

Souhaitez-vous avoir accès à d'autres

eBooks? Plus de 40 bibliothèques dans 12 pays d'Europe offrent ce service. Recherchez les ouvrages disponibles dans le cadre de ce service :

<https://search.books2ebooks.eu>

Vous trouverez plus d'informations à l'adresse suivante :

<https://books2ebooks.eu>

D
192447

D 192.447

D'UXELLODUNUM A MARTEL

DISCOURS ET ALLOCUTIONS PRONONCÉS A LA CÉRÉMONIE
COMMÉMORATIVE DU PUY D'USSOLU,
A LA RÉCEPTION DES FÉLIBRES A MARTEL
ET A LA « TAULADA » de

La XVIII^e Fête de l'Eglantine

18 Août 1912



PARIS
ÉDITIONS DE LEMOUZI

81, Rue Boursault

1912

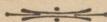
D'UXELLODUNUM A MARTEL

- I. — Discours de M. le Maire de Vayrac.
- II. — Discours de M. J. Nouaillac.
- III. — A Uxellodunum (de M. E. Bombal).
- IV. — Discours de M. J. Charles-Brun.
- V. — Gramerces de M. Boumbal.
- VI. — Discours de M. de La Salle-Rochemaure.
- VII. — Tosta de M. lou Mera de Martel.
- VIII. — Discours de M. Paul Bourdarie.
- IX. — Tosta de Na Vasset.
- X. — Tosta de Na Margareta Priolo.



D'Uxellodunum à Martel

(18 AOUT 1912)



Discours de M. le Maire de Vayrac

Messieurs,

Au nom de la commune de Vayrac, sur le territoire de laquelle se trouve tout entier l'emplacement de l'ancien *oppidum* gaulois, je viens vous remercier de commémorer aujourd'hui la défense d'Uxellodunum.

Si le sol de l'*oppidum* est à la commune de Vayrac, ses défenseurs étaient venus de tous les points de la région, et le souvenir de leur héroïque résistance appartient à la France entière et se trouve dans le patrimoine moral de chaque Français.

La figure des noms rappelle ce glorieux mais sombre drame, et les siècles écoulés en ont à peine déformé la physionomie.

Le nom du mont c'est Ussolu, qui dérive du nom de la ville. La vallée qui l'encercle au nord c'est la vallée de Mars-Marval. La rivière qui coule à nos pieds c'est la Tourmente, le *Tormenta flumen* des commentaires. Enfin, une partie du mont c'est le Portail-de-Rome.

Merci Mesdames, merci Messieurs, vous qui venez honorer la mémoire de nos ancêtres. Vous déchirez le voile d'un oubli deux fois millénaire pour leur décerner aujourd'hui les palmes du martyre. Vous glorifiez le passé, vous assurez l'avenir; car en honorant Luctérius et ses compagnons d'armes, vous élevez votre patriotisme à la hauteur de vos devoirs. Vous entretenez le feu sacré sur l'autel de la Patrie et vous opposerez comme une invincible barrière au.

furor teutonicus, la furia francesca.

Qu'en terminant, il me soit permis, félibres du Limousin, d'apporter à votre gracieuse Reine le respectueux salut de la cité créée à l'abri de l'*oppidum* gaulois, et d'émettre le vœu et de caresser l'espoir de la revoir au milieu de nous le jour où nous érigerons au sommet du Puy d'Ussolu un monument digne de Luctérius et d'Uxellodunum.

Discours de M. J. Nouaillac

Mesdames, Messieurs,

Une fête sans discours serait comme un printemps sans fleurs. Vous aurez eu des fleurs aujourd'hui. Je dois pourtant parler à mon tour, au nom de la *Ruche Limousine*. C'est un tour d'honneur qui devient presque

Martel



traditionnel et je l'accepte toujours avec la même joie. Mais aujourd'hui, contrairement à la tradition, on m'a bien recommandé de ne pas me lancer dans la conférence historique : on m'a rappelé que les heures s'enfuient à toute vitesse, et que je ne dois point, dans une journée si bien remplie, suspendre à mon bénéfice le vol du temps.

Mon ami J. Plantadis m'a confié un petit rôle assez original, mais malaisé à soutenir : « Assez d'autres, m'a-t-il écrit, commenteront la défaite de nos pères. Dites-nous donc ce qui serait advenu si Drappès et Luctère avaient été vainqueurs. » Il n'est pas toujours facile, à l'inverse de l'opinion commune, de faire des prophéties, même après l'événement. C'est un jeu dangereux qui peut mener tout droit au tribunal du Saint-Office, car la Sorbonne, gardienne vigilante de l'orthodoxie historique, ne badine pas avec l'imagination. Je m'y livrerai tout de même, comme à un plaisir défendu, assuré que personne, dans cette réunion amicale, ne me dénoncera aux dépositaires de la vraie méthode.

Imaginons-donc à esprit perdu. — Quelles sont d'abord les causes du désastre ? Elles sont simples, claires, immédiates : le légat Caninius a surpris le camp de Drappès installé près de Puybrun avec les approvisionnements destinés à la place : c'est un premier coup porté aux habitants d'Uxellodunum mais il n'est pas mortel ; ils continuent à se défendre. Alors, les Romains appellent César ; César capte la source et le peuple, mourant de soif, abandonné de ses dieux, s'abandonne lui-même.

Et pourtant, il était au début dans les conditions les plus favorables à une belle résistance. La ceinture rocheuse d'Uxellodunum était inaccessible aux aigles romaines, comme les cœurs à la crainte. Les habitants, instruits par l'expérience d'Alésia, avaient consenti à ne point s'abandonner à la témérité naturelle de la race ; pour une fois ils avaient prévu, préparé des approvisionnements, harcelé sans trêve et avec succès les postes fortifiés de l'ennemi, et empêché Caninius d'établir ses lignes de circonvallation. On devine même que les Romains eurent à souffrir plus qu'ils ne l'avoient et qu'ils se résignèrent à surveiller les Gaulois, de leurs trois camps, plutôt qu'à les assiéger. — Mais pourquoi Drappès ne veillait-il pas, pendant la nuit où Luctère accompagnait le convoi qui grimpeait en silence à la montagne ? Pourquoi n'avait-il pas occupé les hauteurs voisines de son camp ? Caninius, ne l'oublions pas, redoutait réellement ses adversaires, car, nous disent les *Commentaires*, il n'attaqua que parce qu'il n'y avait aucun péril. Or, ce matin-là, au petit jour, Caninius put à son gré tout tuer ou tout prendre, et cela ne devait pas être, hélas, en terre de France le dernier malheur entraîné par l'insouciance de l'alouette gauloise. Ce nonobstant, la place tint bon, même privée de ses deux chefs et de quelques milliers de soldats de métier. Combien de temps les légats de César, stratégestes pliés aux méthodes classiques, esprits prudents et routiniers, semble-t-il, se seraient-ils obstinés dans leurs travaux d'investissement ? Les assiégés ne désespéraient pas. Ils avaient du pain, de l'eau et des armes, et la seule chose qu'ils redoutaient, le ciel, était peut-être, en ce mois d'août de l'an 52, comme aujourd'hui, d'un bleu souriant et mouillé...

Alors, si César n'était pas venu ?.. Supposons-le arrêté dans sa marche rapide du Rhin à la Dordogne, dans la forêt de Beauce, par exemple, par un peuple moins affamé et moins tremblant que ces Carnutes qui durent

lui livrer leur chef Gutuatr, le premier des grands révoltés qui recommencèrent la lutte après Vercingétorix. Le proconsulat du Romain s'achève ; ses lieutenants n'ont pu prendre Uxellodunum ; les cités de l'Ouest, mal soumises et toujours frémissantes, se soulèvent de nouveau, de la baie de Seine à la Gironde. Vercingétorix est prisonnier, mais Dumnac l'Angevin a pris sa place ; il est digne de la tenir, ce défenseur de la liberté qui, la Gaule vaincue, refusa de se soumettre, et, traqué comme une bête, se retira au fond de l'Armorique, solitaire et libre. Drappès est prisonnier, mais Luctère, échappé, a couru naturellement où l'on se bat.

Si César continue, malgré la loi, cette maudite guerre, le Sénat et les Pompéiens ont à Rome la partie belle ; ils ont le temps d'organiser la défense de la République contre l'heureux général. Si César — et c'est plus probable — repasse les Alpes, il ne franchit plus le Rubicon qu'avec des forces amoindries et un prestige singulièrement pâlisant : huit ans de guerres inutiles, la Gaule en armes pour la seconde fois, à l'appel d'Uxellodunum : quel mauvais début pour un homme qui va tenter un coup d'État !. Représentez-vous Bonaparte rentrant, vaincu, d'Égypte... La résistance d'Uxellodunum pouvait, Mesdames et Messieurs, changer les destinées de Rome. Figurons-nous donc — toujours en suivant la pente dangereuse de la folle du logis — le césarisme brisé contre ces escarpements calcaires.

Laissons maintenant César et sa fortune pour ne considérer qu'en Gaule les conséquences possibles des victoires gauloises. Un autre proconsul serait venu... Nous avons le choix entre deux hypothèses : ou bien après une résistance plus ou moins longue, héroïque peut-être comme celle des Espagnols à Sagonte et Numance, nos ancêtres auraient plié ; ou bien les Romains auraient renoncé à réduire notre pays en province, se bornant à consolider leur domination en Narbonnaise. Car en dépit des aphorismes à la Montesquieu sur la constance de la politique sénatoriale, les exemples ne manquent pas, dans leur histoire, de guerres sans résultats appréciables, de renoncements à des conquêtes positives, de soumissions volontaires à d'impérieuses nécessités. Ils se seraient contentés peut-être de traités d'amitié avec leurs ennemis de la veille, masquant sous des accords diplomatiques une retraite prudente. — Mais alors, me direz-vous, la Gaule ne serait pas devenue romaine ?...

Ici, répondrai-je, nous avons fait le tour du champ des hypothèses et nous revenons à la réalité. Je crois que la romanisation de la Gaule pouvait être retardée, non empêchée. Notre pays, malgré les forêts sombres et les âpres montagnes de son Massif central, était trop largement ouvert aux souffles de la civilisation méditerranéenne, grâce à l'agencement harmonieux de ses plaines et de ses vallées. Ses habitants étaient trop sociables, trop intelligents, trop curieux des nouveautés pour vivre dans un farouche isolement. Depuis longtemps d'ailleurs, ils usaient de la monnaie grecque et trafiquaient avec les marchands d'Italie : depuis longtemps ils recevaient à leur table et faisaient partir ces hommes du Midi. Cependant, ce beau pays avait le malheur d'être relié par d'immenses avenues aux plaines marécageuses ou boisées au fond desquelles s'abritait la barbarie germanique. Il s'offrait comme une proie mal défendue aux hommes du Nord. Nous risquons donc, vous le voyez, une destinée bien misérable...

C'est Rome qui est venu bâtir sur le vieux sol gaulois ; et la construc-

tion qui s'éleva, ne croyons pas qu'elle fut odieuse aux vaincus ; ils en dressèrent les murs avec empressement et s'y installèrent avec dignité, en une place confortable. En ce temps-là, en effet, peuples vainqueurs et peuples soumis pouvaient se redire le mot de passe des bêtes dans la jungle de Rudyard Kipling : Nous sommes du même sang, vous et moi ! Les Gaulois étaient les frères inférieurs des Romains, un peu plus pauvres, un peu plus rudes. Leur civilisation sentait le pain noir et la cervoise et non le pur froment de Sicile et le Falerne d'or. Mais il n'y avait aucune différence essentielle dans la constitution de la famille et de la cité, ni dans la manière de concevoir la vie ici-bas ou dans l'autre monde ; car, dans ces temps heureux, les dieux des peuples ennemis savaient être courtois et conciliants entre eux. Les divinités gauloises se firent donner un nom et un costume romain, et elles continuèrent à régner paisiblement sur les sommets et les bois, les sources et les fleuves du peuple gallo-romain. Elles arrivèrent même bien vite à se familiariser avec deux nouvelles venues : la *Dea Roma* et le génie de l'Empereur. Ainsi donc l'*oppidum* d'Ussolu ne pouvait arrêter la romanisation des soixante cités gauloises, pas plus qu'il n'a fait obstacle à la ligne de fer où court avec un fracas joyeux l'express Paris-Toulouse.

Un siècle à peine après la mort des héros de l'Indépendance, la Gaule devait commencer la série brillante de ses métamorphoses. Un ordre nouveau de choses était institué : *Novus ordo rerum...* Un réseau de chaussées romaines perçant la forêt antique, une parure de villes monumentales dressées dans les plaines pacifiées, le sol mieux cultivé, la vie plus douce et plus sûre, une aristocratie polie et instruite, un peuple vigoureux et sain, les meilleurs, les *optimates*, honorés du droit de cité romain et ne le déshonorant pas par des crimes et des vices de décadence, cette société nouvelle donnant à la civilisation des soldats, des poètes et des penseurs, à l'Église des martyrs et de grands évêques, à l'Empire un de ses meilleurs chefs, Antonin le Pieux.

Voilà ce que ne prévoyaient point les compagnons limousins ou cadurques de Drappès et de Luctère, et César lui-même, malgré son génie, ne rêvait point alors d'un tel avenir. En cet été de 52, il ne cherchait qu'à couper et détourner les veines d'une source qui rendait ses ennemis invincibles. Et quand, décimés par la soif, ils se soumirent, il ne se laissa point émouvoir. Il exerça sur eux froidement une vengeance effrayante : *omnibus qui arma tulerant manus præcidit : vitam concessit, quo testatior esset pœna improborum*, il fit trancher les mains et conserva la vie à tous ceux qui avaient porté les armes.

Les voyez-vous, ces quelques milliers d'hommes mutilés dans la force de l'âge, dispersés comme une sinistre cour des miracles, de ce rocher vers les plaines les plus riantes de leur pays, et désormais incapables de sourire à la vie, impuissants même à vivre seuls, pareils à des enfants en bas-âge ? Qui dira leur histoire lamentable ? Les uns durent mourir de faim et les autres trouvèrent des êtres compatissants qui les nourrirent pendant que les os de leurs mains se desséchaient là-haut, dans l'herbe où paissent les moutons quercinois.

César éprouva-t-il le moindre remords ? Revit-il un instant ces moignons rouges, le jour de son triomphe, quand tant de mains romaines s'agitaient joyeusement dans l'air, le long de la Voie Sacrée et sur les pentes du

Capitole? *Chi lo sa?* disent les descendants des Quirites. En tous cas, il agit jusqu'à la fin d'une manière impitoyable, car il ne pardonna même pas au plus chevaleresque et au plus brave de ses adversaires. Vercingétorix fut tiré ce jour-là de la prison Mamertime où il croupissait depuis six ans et étranglé comme un esclave criminel. Ces sauvages exécutions ne furent point des actes isolés dans la vie du conquérant : le pur lettré, l'éloquent orateur, l'aristocrate sceptique, l'ami généreux et le maître clément, l'*imperator* dont les meurtriers sont plongés au plus profond de l'Enfer de Dante et dévorés atrocement par Lucifer lui-même, César, le grand César, passa dix ans en Gaule et voici quels souvenirs il y laissa : Sur trois millions d'ennemis qu'il y eut à combattre, il fit un million de cadavres et un million d'esclaves. Presque tout le pays fut ravagé, les trésors enlevés des temples, huit cents villes pillées méthodiquement. On a beau chercher dans les *Commentaires*, « il n'a laissé de son passage en Gaule aucun souvenir qui le fasse estimer. Nul épisode de bonté ». Après lui, « épuisée, misérable et épouvantée, la Gaule ne bougera plus ». Ceci est de M. Camille Jullian dont nous regrettons si vivement l'absence. L'éminent historien a eu le courage de ne pas admirer ou excuser à tout prix César comme tant d'autres...

Et nous non plus nous ne l'exalterons pas en ce jour. Nous applaudirons à l'œuvre accomplie en Gaule par ses descendants, les empereurs du I^{er} et du II^e siècle; nous louerons nos ancêtres d'avoir su s'élever eux-mêmes, grandir en civilisation magnifiquement, et devenir les égaux des Romains; mais nous réserverons aujourd'hui une pensée à ceux qui défendirent héroïquement leur patrie contre César. Ce n'est pas nous qui leur appliquerons la parole terrible : *Vae victis!*

A UXELLODUNUM ⁽¹⁾

O Puech! darrier rempart de la rassa galesa!
Sauva, que ne pouguet mas de rusa esser preza!
Rocs, qu'avetz afrountat las roumanas legiouns,
Lours engins murtriers, lours circounvalacius!
Ossas dels defensours eicistan enterradas!
Sol abeurat del sanc de mila mas coupadas!
Lous Felibres, anueg, vous porton lour salut.
Nous souvenem, rocs d'Ussolud!

Mais siatz estatz vencitz, l'istoria vous courouna.
Per vous prener, chauguet que venguessa en persouna,
Del gran Vercingetor, lou venceire, Cesar!...
Mas, cei veguet brizar la pouncha de soun dard...
Perdia tout soun lati a roumpre sas entraupas,
Quan penset a moujar, couma zou fan las taupas,
Per devers vostra foun. Vous la boutet a sec...
E fugueratz prez pel la set!

(1) Pessa dicha pel l'autour a la foun d'Ussolud, lou 18 d'ost 1912.

Lou venceire, aquel journ (orribla n'es l'istoria !)
Dinz un gaulhat de sanc, desounouret sa gloria :
De vostres defensors, faguet coupar las mas
E lous esparciguèt dinz las vilas, lous mas
Per que bourgeois, paisans crentesson sa vengensa
E se courbesson jous la roumana puïssensa.
Despueis 'quel meschan tems, paubre puech d'Ussolud,
Ses demourat desert e nut !

E d'autres luegs, jalous, voudrian oundrar lours cimas
De ta gloria, del sanc de tas noblas vitimas!...
Nou!... Sera empachat l'abouminable vol !
Chal que sias cachetat couma l'om merca un sol
Sur toun front despialat qu'agacha la Dourdounha,
De biaïa a ne crentar ni lous ventz ni la rounha,
Per un aut mounumen de rocs e de betoun.
Chal que tous lou vejion de lounh !

Mas, un autre Ussolud s'es levat dinz la Fransa
Countra d'autres Cesars que, per nescia aïransa,
Despueis mais de cent ans, voudrian nous arrancar
(So que lou premier d'eus n'avïa pas auzat far)
Am nostras tradicius, nostres us, nostra lengua.
Nostra lengua, Occitans!... « Be, digua li que vengua ! »
Mais nous l'ajon fraulhada, al gourgier tet toujourn,
Mais la ma, al bras, pel Miejourn !

Oc!... dels bords de la Louira a la mar Mièrrana,
Enquera ia de l'eime e de la bouna grana !
Sul roc del Felibrige, acampatz, lous felens
Defendon lou legat dels aujolz en valens.
Se n'an per aco far ni fusilz ni poulissa,
An boun bec per parlar e la pluma... que fissa.
Se chaurïa pas moucar d'asquelas municius :
An fach tan de revoulucius !

E. BOMBAL.

Discours de M. J. Charles-Brun

J'apporte le salut de la *Fédération régionaliste française* aux patriotes méridionaux qui, se souvenant des anciennes luttes et des vieilles amitiés, renouent, sur les pentes de la montagne, la confédération des Lémoviques, des Bituriges, des Cadurques, des Arvernes et des Pétrococres. Ici les pères ont lutté : ils ont tenté l'héroïque résistance. Ici, les fils s'assemblent pieusement pour éveiller en leurs âmes une émotion grandiose. Nous chantons, aujourd'hui, la liturgie de nos morts.

Chacune de nos provinces françaises a de la sorte, Messieurs, ce que j'appellerai son point de sensibilité. Un Mistral l'a trouvé sur le seuil de

son mas paternel, les yeux tournés vers la ligne bleue des Alpilles : il y jura « de relever, de ressusciter en Provence le sentiment ethnique qu'il voyait s'effacer... » Vous savez comment il s'est tenu parole. C'est à Sainte-Odile qu'un Maurice Barrès écoute le rythme de la respiration lorraine et voit surgir les bastions qui défendent notre culture contre l'invasion germanique. Le Montpelliérain que je suis se révèle à lui-même et se pénètre, lorsqu'il médite sur la terrasse de notre Peyrou dont les lignes furent dictées par l'harmonie du grand siècle et d'où l'on aperçoit les montagnes avec la mer. En ce point s'élaborent pour chacun de nous les connaissances fructueuses, s'ébauchent les mouvements d'âme durables et féconds. Pour vous, Messieurs, je pense que nul lieu ne saurait être plus chargé de souvenirs et plus fertile en enseignements que celui où vous êtes venus en foule, à notre appel, commémorer une lointaine défaite.

Peuple admirable que le nôtre, peuple désintéressé et chevaleresque ! A l'origine de toutes les autres nations, nous trouvons l'exaltation du héros vainqueur : ce sont des triomphes que célèbrent les classiques épopées. Et, certes, notre terre gauloise ne manquerait pas de pareille matière : elle a, plus généreusement que toute autre, produit sa moisson d'invincibles et de conquérants. Notre race a promené sur tous les champs de bataille d'Europe sa furie et son idéalisme.

Cependant, nous gardons une prédilection secrète pour ceux que le sort a trahis, mais qui furent plus grands que le destin. Notre premier poème national chante la gloire de Roland tombé à Roncevaux. La vierge de la patrie, ce n'est pas Jeanne pourchassant les Anglais et faisant joyeusement claquer son étendard au vent de la délivrance ; c'est Jeanne prisonnière, Jeanne martyre, auréolée de flammes sur la place du Vieux-Marché de Rouen. L'an prochain, nous irons à Muret, dans les plaines où, voici sept siècles, tombèrent les défenseurs de l'indépendance méridionale. Et je n'ai pas vu sans émotion, tout-à-l'heure, à la boutonnière des vétérans de l'année terrible, ce ruban noir et vert par où la France a voulu marquer, une fois de plus, que les vaincus étaient près de son cœur, que la défaite est glorieuse et digne de respect lorsqu'elle a laissé l'honneur intact, lorsqu'elle nous a enrichis de souvenirs héroïques et, près du deuil inconsolable, permis de concevoir encore les jeunes espérances.

Ainsi méditerons-nous, Messieurs, sur les flancs de votre montagne sainte. César a réduit Uxellodunum : il a vaincu Drapès et Lucter ; il a chassé, horde hurlante de douleur, à travers vos campagnes, les derniers défenseurs de l'oppidum, leurs bras mutilés dressés tragiquement vers le ciel. Mais, parce que vos ancêtres n'avaient pas désespéré, ou que, désespérant peut-être, ils avaient voulu jeter à la fortune un suprême défi et, en dépit des prévisions humaines, tenter la surhumaine rébellion, voici que ce sol où ils ont lutté nous paraît propre à enfanter de nouveau des prodiges ; voici que nous venons lui demander de nous instruire et de nous reconforter dans notre tâche et que, de tous les points de notre pays d'oc, une foule se presse et s'enfièvre dans la joie de sa conscience nationale retrouvée.

En vérité, Messieurs, qui oserait soutenir que de pareilles cérémonies sont vaines et futiles ? que de tels souvenirs, estompés aux brumes d'un passé lointain, ne sauraient prêter qu'aux discussions des archéologues et n'ont plus qu'un intérêt d'intelligente curiosité ? Mais ce passé, que l'on croit aboli, revit et pousse ses tiges au plus profond de nous-mêmes. Que dis-je ? c'est lui qui nous constitue et qui nous fonde. Penchons-nous sur notre être intérieur : nous y retrouverons les linéaments ineffaçables qui nous serviront à dresser notre propre statue. Nous ne sommes, pour emprunter une autre image, qu'un maillon d'une longue chaîne, et l'humanité, suivant la forte parole du philosophe, est faite de plus de morts que

de vivants. Folie stupide que de vouloir répudier l'héritage ! Les morts nous saisissent et nous dirigent. Aux belles heures, aux heures décisives, le plus puissant, le plus irrésistible de nous, ce sont les morts qui l'arment et qui le dressent. La nature qui nous entoure nous ébranle et nous émeut parce que nos pères ont communiqué avec elle et qu'ils ont écouté sa voix dans le murmure des grands arbres, dans le jaillissement de la source. Nous nous sentons prêts aux courages divins parce que nos pères ont, jusqu'au bout, porté les armes contre le consul chauve. Nous revivons. Une âme ancestrale se lève en nous. Tel a excité les Celtes, durs au combat, par ses chants belliqueux et ses imprécations contre les lâches. Tel a cueilli le gui du chêne, suivant le rite. Et vous, Jean Baffier, qu'il me plait de voir ici sous l'étendard que somme le sanglier des Bituriges, vous fûtes, n'en doutons pas, un de ces rudes guerriers aux larges épaules, qui jetaient sur la terrasse de bois des légionnaires l'huile bouillante et la poix enflammée. Votre calme ardeur est encore pareille, et pareille votre foi en la terre gauloise.

Mais quoi ! sommes-nous ainsi liés à ceux qui nous précédèrent que nous puissions seulement répéter leurs gestes et vivre d'une ombre de vie ? et ce régionalisme que nous prêchons et qui suppose d'abord le respect des ancêtres nous apparaîtra-t-il comme une doctrine passive et desséchante ? Ce culte des morts va-t-il s'avérer un culte de mort ? A Dieu ne plaise que nous en acceptions une interprétation aussi abusive et aussi décourageante ! Nous estimons, bien au contraire, que c'est la flamme du passé, la flamme seule, à laquelle nous devons demander la lumière qui dirige et la chaleur qui vivifie, que c'est la flamme que nous entretenons et qu'il nous faut en écarter les cendres : que le régionalisme ne conserve de ce passé que les éléments durables et féconds ; que la vie sera d'autant plus pleinement, d'autant plus magnifiquement vécue que nous aurons appris du passé nos ressources et nos puissances, que nous lui aurons emprunté nos motifs d'exaltation. Nous ne serons nous-mêmes, dans tout notre développement, que si nous avons recherché en nous notre vraie nature obnubilée par l'éducation, par l'indifférence, par la routine. Nous nous épanouissons suivant la règle des ancêtres, en conformité avec les leçons que nous imposent notre race, notre terroir, notre ciel et nos eaux, sans qu'il s'agisse d'une imitation servile, d'une répétition banale d'où l'âme serait exilée. Suivant nos ancêtres : libre à nous de les surpasser, d'aller plus loin qu'eux dans la route qu'ils ont ouverte, d'être plus beaux et d'être plus grands.

Telle doit s'entendre la notion de tradition : un choix dans le passé, une interprétation du passé, l'économie de vaines expériences. Ainsi nous marchons d'un pied ferme. Qui veut établir une antinomie entre la tradition et le progrès ne fait que heurter la logique. Hier encore, l'homme d'Etat qui préside aux destinées nationales nous le répétait, en inaugurant les nouvelles salles du Musée lorrain : sans les solides assises du passé, une nation ne peut songer à construire un durable avenir.

Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon qu'il nous faut utiliser l'émotion qui nous envahit en foulant ce sol héroïque, qu'il nous faut chercher ici des raisons de persévérer et de nous perfectionner dans notre être ? Ne me demandez pas les détails érudits, les savantes dissertations où s'est plu l'orateur qui m'a précédé. Je ne suis qu'un pauvre harangueur de foules. Je n'ai d'autre propos que de sentir vivement avec vous, de tirer, des faits qu'il vous a si brillamment contés, les enseignements qu'ils renferment et les symboles qu'ils illustrent. Nos pères ont été vaincus. Il ne faut pas être vaincus. Nous les connaissons mal, ces aïeux dont on vient de retracer l'épopée. Ils ont eu cette mauvaise fortune que leur histoire nous est

parvenue, écrite par leurs vainqueurs : ce n'est pas une garantie bien sûre. Du moins, les récentes découvertes nous permettent elles de nous les représenter fort supérieurs à ces barbares vêtus de peaux de bêtes et abrités par des huttes, que l'on nous montrait sous leur nom au collège. Il existait une civilisation gauloise, qu'une autre civilisation a étouffée. Mais s'ils ont succombé devant Rome, la faute en fut à leurs divisions, à leurs jalousies mutuelles, à leur individualisme effréné. Leçon d'hier, leçon de toujours ! Il convient que ce noble sang gaulois apprenne à dompter ses fougues. Il convient que, venus au monde si longtemps après les défenseurs d'Uxellodunum, ayant reçu la forte empreinte de l'*imperium* romain, nous sachions accorder en nous les tendances contraires de nos éléments ethniques et les corriger les unes par les autres. Ainsi, Latin de la Méditerranée — et mon grand ami Baffier me déteste, à certains jours, pour cette ascendance que je porte et d'où je tire le peu d'éloquence qui est en moi, — Latin de la Méditerranée, je viens louer ici ces vieux Celtes que j'ai aussi pour ancêtres ; mais je veux qu'en moi leur idéalisme se plie au rude joug de la discipline latine, comme leur particularisme généreux nourrit et vivifie en moi une précieuse humanité.

C'est tout le problème. Un équilibre doit s'établir. La loi du régionalisme est, essentiellement, une loi d'harmonie.

* * *

Que nous dit encore l'historien ? Uxellodunum restait imprenable. César se rendit maître des abords des fontaines ; puis, devant la résistance prolongée des défenseurs de la place ; il recourut aux moyens suprêmes. Il fit creuser des canaux souterrains jusqu'à la nappe d'eau d'où jaillissait la source principale, il la capta, il la détourna. La forteresse dut se rendre.

Messieurs, nous avons, comme nos ancêtres, voué un culte aux fontaines. Tout à l'heure, votre gracieuse reine ira offrir des fleurs à la « font del rei Cesar ». Ne jugez pas ce geste puéril et suranné. La fontaine n'est pas seulement l'agrément du paysage, par ce qu'elle y met de gai babil et de fraîcheur, par la leçon de son onde aimablement courante, par le doux friselis de ses petits flots. Elle en est, proprement, la vie. Un poète aime l'eau, sans quoi tout décor lui semble terne et comme figé, l'eau où la belle qu'il poursuit mire ses traits délicats ou trempe ses pieds blancs fatigués de la course. Un économiste sait que, sans la source bienfaisante, la terre perd sa parure d'arbres et prend bien vite un aspect infécond et désolé. Qui détourne ou tarit une fontaine commet un crime contre le sol natal. Nos anciens, qui ont tout connu avant nous et qui n'ont jamais séparé la connaissance de la poésie, mettaient les eaux jaillissantes sous la protection des divinités : ils leur prêtaient un don prophétique ; ils enguirlandaient les troncs d'arbres qui se penchaient sur leur cristal. Mais enfonçons-nous plus avant dans la forêt mystérieuse du symbole. Ce ne sont pas seulement nos sources matérielles que des impies n'ont pas su respecter, que la barbarie moderne a souillées ou taries ; on avait, vraiment, coupé les fontaines profondes où s'alimente le génie d'une race. Il y a vingt ans encore, Messieurs, on n'enseignait à aucun de nous les fastes glorieux ou endeuillés de sa province ; on proscrivait notre langue native, ou, sous le nom rebutant de patois, on la livrait aux plus basses besognes ; on cherchait à faire de chacun de nous le vague citoyen de je ne sais quelle vague cité future. Vous savez quels menaçaient d'être les résultats d'une aussi criminelle entreprise : le français appauvri, le trésor de nos légendes gaspillé, nos chansons, nos costumes cédant le pas aux confections parisiennes et aux refrains de café-concert, notre art et notre poésie réduits à une sorte de mécanique conventionnelle, et, par une juste revanche des choses, le sentiment patriotique affaibli et, chez quelques-uns, ruiné. Car on ne s'élève pas en vain

contre le déterminisme de la nature; car l'enfant que vous seurez ainsi de ce qui doit nourrir son intelligence et exciter sa sensibilité ne peut devenir qu'un être incomplet et amorphe. Voici que les sources gazouillent et chantent de nouveau; voici que nous entendons leur voix et que nous inondons notre âme de leur fraîcheur; voici que notre amour va, plus ardent, à cette adorable terre de France dont elles sont la parure et dont elles assurent l'inépuisable fécondité.

Prodige qui dépasse l'entendement! Il eût paru, il y a moins d'un quart de siècle, insolemment paradoxal de prévoir, même dans un avenir éloigné, la renaissance de la race celtique. Les races ne meurent pas; et il n'est juste qu'à demi de saluer leur renaissance. Sorties du sol et retrouvant dans ce sol les éléments de leur croissance et les règles de leur production, elles durent, même si de mauvais enchanteurs les ont, pour un temps, endormies. Et nous retrouvons en nous-mêmes leurs rites essentiels.

Au temps de la conquête, nos aïeux savaient, aussi vite que nous, répandre de peuplade à peuplade la nouvelle d'un triomphe de leurs armes. Sur un sommet, comme celui où nous nous groupons aujourd'hui, ils allumaient un feu de joie. D'une montagne à l'autre — tels nos pères des causses lancent la « baïllo » par-dessus les vallées, — une flamme s'allumait qui portait l'annonce de la victoire. C'était comme une trainée lumineuse qui traversait la Gaule. Messieurs, nous comptons bien, un jour proche, dresser matériellement sur le Puy d'Ussolu le monument où Baffier magnifiera la résistance des soldats de Drapès et de Lucter. Mais, déjà, par nos volontés et nos enthousiasmes, nous allumons ici le bûcher qui doit servir de phare. Dans toutes les provinces françaises, en ce moment, de bons guetteurs interrogent l'horizon, attentifs à la moindre lueur fugitive. Il faut que, des vestiges du vieil Uxellodunum, s'élève la flamme droite et candide qui leur portera la nouvelle que la Celtique est ressuscitée.

Gramerces de M. BOUMBAL

Moussu lou Méra,

Lou journ d'anueg es brave per Felibrige! Pel premier cop que bota lou ped dinz la nobla vila de Martel, i receb una aculhida al dessus de tout so que poudian esperar.

El noum dels Felibres d'Auvernhe, del Caorci, del Perigord, d'Agen, de Mountalba, de Mounpelié e del Lemouzi; en noum de las reinas felibrencas del Lemouzi e del Perigord, reinas eitabet per la beutat, la gracia e lou saber, vous mercijam couralamen. Mercejam parieramen messiers lous ourganisatours de la brava festa d'aqueste journ, e tout vostre brave mounde Marteles.

En nous alandan vostra porta, sabetz prou que vous pourtam pas mauvas el; que dinz nostra sacocha de pelegris, ia ni sort ni sourtilège, ni meschantas granas; mas que ia asquelas de l'amistat, d'un arderous amour de país, e que se galoupam de sai e de lai, cues per las samenar.

Que lou soulelh de Dieu las facha levar!

Mar Martel, la filhola del famous Martel qu'espouliguet enpreici lous Sarrazis, Martel que peirineget en dounan a tieisser alz Angles e als Ugnautz, Martel que sauguet toujourn defendre e gardar sa libertat, es una bouna terra del deja ben engranaça.

Aitabe, i venem pas pourtar, mas querre vole dire, prener un aire de vostre flamban fueg patriotie e, dinz aquesta entrevista, vous assegurar de nostra amistousa fraternitat.

Vous saludam, Moussu lou Mèra, vous e vostra vila.
Viuva Martel !

Discours de M. le Duc de La Salle-Rochemaure

FÉLIBRE MAJORAL D'AUVERGNE

Fraïres del Caousse e del Limousi,

Lou quatorze de nouembre 1589, l'i obio tont de pouople coum' ohuey o Mortel ; mès, en plaço de festegia brabomen, que fosons naoutres, cadun n'en cercabo un' aoutre per l'esponsa !

Serio de creire que, per d'estre otaou coufles d'hisso, oquel mounde s'erou fat tort de ticouon e que lo binginço leis enfuscabo. Nani ! Se counessio memo pas de bisto, lo bespro, e n'obiou que de pas prega Dieu de memo biaï ! Se trucabo sons eime, pires que braous, per primo, d'ocou que leis unses erou cotouliques, leis aoutres proutestans. Bous dirai memo, tout court, que tont de crigna erou quetchies que disiou tchipelet coumo les contaïres d'Ebongile en Froncès, golopians o ensaca omasso.

Dejia lou tretchie d'o 1562 lo paoubro biloto d'o Mortel obio estado recurado pire qu'un peiroou, poustegiado, offrobado o fa piotat ! Lou capitone Higonot, Bessoni, d'oquel costel, ol ras de Lobal-de-Cero, l'obio talomen moudillado que l'obio pas deïssat, ço disou, un quitte pillou d'éfon ol bret. Qu'ouere guel que tournabo, ogourmondit qu'ero de soun premiè recurun. Obio dejia defounça los pouortos de lo glegio e seis omes l'i fosiou trontusso omb lou bi sourtit de los cabos deï pus ritches bourchiets, quond orribo Rostinhat, lou gubernodou del pois nal d'Oubernhe, omb so coumpogno de très cens omes o tchiobal. Ni maï lou tounerre, Rostinhat e seis cotouliques tombou sus proutestans miet bondats, n'en fouu une poscado o douna l'espoben ; deï cinq cens Higonots s'en sooubet, en prou fa, un centena que prenguet so curso, pire que de leis lebros, debo Souliat, sons cat d'ébetchio de fa paouso en routo per bioure uno pouocoto !

Quond lou Counsel d'o Mortel benguet, sus lo plaço, remercia Rostinhat d'oquel coup de mo dounat tot o prepaou e lou coubida d'un beire de bi : « N'es pas de refus, ço foguet lou gubernodou ; d'esponsa oquetchies « Renego-Papo » m'o dounat lo pepido ; lou bube o lo sentat deï mascles del Caousse e del Limousi que soun efon de fraïres d'oquetchies d'Oubernhe toujours prestes o lou fa serbice. »

En affirmant la solidaritè interprovinciale, le lieutenant-général d'Henri IV ne posait pas seulement un axiome conforme à la politique pacificatrice du vainqueur de la Ligue, mais constatait une vérité que les outrances de la centralisation napoléonienne n'ont pu détruire. Arbitrairement morcelée en départements sans cohésion, la France reste un ensemble de régions différentes les unes des autres, que la logique de l'Histoire a groupées et unifiées ; elle est faite, nous dit le poète, de

*Tous ces morceaux divers qui forment notre France
Et qu'il fallut gagner pied à pied, brin à brin
Des rivages bretons aux vieux ports de Provence
Et des monts du Béarn jusques aux bords du Rhin.*

La prospérité de la France, la fécondité de son action, l'étiage de sa puissance dépendent, pour une large part, de la manière de vivre de ces régions, de leur activité et de leur bonne volonté agissante à concourir avec une patriotique émulation au progrès national. La Patrie est comme une vaste et riche synthèse que nous n'arrivons à concevoir clairement, à envelopper toute entière de notre amour que si, au préalable, nous en avons senti avec force l'un de ses éléments constitutifs et compris quelle solidarité étroite unit cet élément à tous les autres. Le jeune soldat, qui va défendre contre l'envahisseur une de nos frontières menacées, pense d'abord à son foyer, à sa maison, à sa famille, à son village, à sa province ; ainsi il en arrive à voir, à sentir, à comprendre la Patrie.

Les nouvelles générations auxquelles on apprend à ne pas se payer de mots, à voir les phénomènes de la nature d'un œil plus clair et plus averti, à en tirer l'application logique, conçoivent plus exactement peut-être l'importance de la région, de la race, de la tradition.

La région est à la fois une réalité géographique, géologique et climatique et une réalité ethnique, intellectuelle et économique qui a considérablement influé sur la formation de la race. Il est indéniable, en effet, que le milieu modifie la race, lui imprime son caractère, lui conserve sa personnalité. La race trouve dans la terre le moule naturel où son type se fixe et se perpétue ; c'est là aussi que son génie s'inspire, que son âme s'alimente et que sa vie s'enrichit. La manière de sentir, de penser du Breton se différencie nettement de celle du Provençal. Chacun a sa philosophie, son idéal, ses traditions, comme il a ses légendes. Dans sa langue propre s'incarne cette personnalité distincte, car la langue c'est la race et la race est la terre.

Voilà pourquoi, dès l'aurore de la renaissance provinciale, les précurseurs du Félibrige se sont si fortement attachés à la conservation de la langue, pourquoi l'étoile de ces lyriques apôtres a éclairé la voie aux hommes d'action et les a guidés vers le régionalisme, agent vivifiant de vie nouvelle pour les provinces anémiées par une centralisation déprimante, pourquoi, surtout, des réunions, comme celle-ci, ne sont pas simplement de platoniques fêtes littéraires mais une saine et sage évocation de la tradition, de tout ce qui, dans le passé, peut contribuer à constituer un avenir meilleur.

Il est une tradition surannée et désuète qui eut son temps et sa raison d'être mais qu'il serait aussi vain que ridicule de vouloir réveiller. Il serait aussi puéril de vouloir retrouver le passé, tel qu'il fut, dans le présent tel qu'il est, que de revenir aux diligences, aux us et coutumes d'un monde disparu.

Il est une autre tradition qui, tout en suivant l'évolution fatale par laquelle toute chose se transforme et revêt, sans cesse, des aspects nouveaux, reste, néanmoins, l'expression toujours vivante et actuelle du pays ; elle qui palpète au cœur même de la race, en est la sève et la vie parce qu'elle vient des sources profondes de la terre. C'est elle qui nous enrachine au sol natal, nous fait y plonger par tous nos fibres, elle qui imprime à

notre caractère, à notre personnalité les distinctives du caractère, de la personnalité du pays. Fortement accusée dans ses dissemblances, du Flamand au Béarnais, cette empreinte ne se différencie que légèrement dans les contours entre le Quercynois, le Limousin et l'Auvergnat, peuplades sœurs que nuance seulement leur adaptation propre à leur sol respectif.

Volontiers, je dirais avec l'éminent président du Conseil, M. Poincaré, dont Charles-Brun nous rappelait ce matin la réflexion profonde :

« Rien de solide et de durable ne s'édifie sur le mépris des traditions, c'est » folie de vouloir rompre le charme entre le passé et l'avenir : la patrie, » comme l'humanité, est faite de plus de morts que de vivants. »

Comment ne pas se laisser imprégner par l'influence de la tradition dans le cadre si spécial de cette délicieuse ville de Martel qui se réclame d'une origine franque et garde si intacts ses trésors archéologiques : sa belle église et sa si curieuse « Maison Anglaise ». L'hospitalité que nous y recevons est l'argument le meilleur de la solidarité interprovinciale. Je vous souhaite à tous fidélité à la saine tradition génératrice de progrès économique et social, lève mon verre à l'hospitalière ville de Martel, qui accueille aujourd'hui la gracieuse Reine limousine et ses félibres comme jadis les belles vicomtesses de Turenne et leurs troubadours.

Tosta de M. lou Mera de Martel

Damos et Messiers,

Déven prumièroment rémercia lo poulida reïno déou Félibrés del Limouzi nostré visi, dé vous ové fa l'hounour dé préjida nostré bonqué et déven li souhéta un régné loun et ogréable ol mé dé loï flours e dé lo tzoïo.

Peï, déven remercia tou louï Félibré d'ové coouji lo villo dé Mortel per y téné lour essémlado e douna o nostro festo uno to grando rénoumado.

Déven rémercia louï sovén, louï pouétés, toutos loï souciétas et toutos loïs persounos dé grando quolita d'estré vengus s'ossista o nostro taoulo per béouré en vous aoutré lou biatzé dé l'omistiado.

Déven otobé rémercia tous nostréis omis qué nous oou encourotza et ozuda dïn nostro entrépréjo.

O touï porti lo sonta et espéri bien qué lo réceptiou d'oué lour doné l'envetzo dé nou tourna vèiré et chen chégur qué séroou toutzours rêçoscu oïsi en bel plojé et grando récounéssenço.

Discours de M. Paul Bourdarie

Majesté, Monsieur le Maire, Mesdames, Messieurs,

La géographie est sœur de l'histoire et du félibrige. C'est ce qui me vaut l'honneur de représenter ici la Société de Géographie de Brive, fille cadette de la Société Commerciale de Paris.

Quel est l'objet de ces fêtes ? J'ai entendu de mes compatriotes dire :

Qu'ò del moundé qué s'amusoun, ce sont des gens qui s'amusement. Ah ! Messieurs, le bel et noble amusement que celui qui vous a conduits ce matin à remonter jusqu'aux sources du patriotisme français et qui vous conduira tantôt à reconstituer les scènes les plus jolies du moyen-âge, où l'on savait en parlant de l'hommage à la femme, s'élever aux sentiments les plus nobles, aux actes les plus valeureux, tradition enfermée dans l'adjectif *chevaleresque*, dont le synonyme est l'adjectif français. (*Applaudissements*).

La leçon que nous donna Luctère sur le Puy d'Issolu est remise en lumière à l'heure juste — et il faut remercier hautement ceux qui en eurent la pensée — à l'heure juste, c'est-à-dire au lendemain de ces jours d'angoisse où le patriotisme français, qui n'était qu'endormi, se réveilla superbe sous la brutale menace de l'étranger, le coq gaulois face à face avec l'aigle allemand, dans une attitude qui en imposa à ce dernier. (*Applaudissements*).

Il y a bientôt 2.000 ans ; ils étaient là 40.000 légionnaires romains au pied de l'oppidum que défendaient 5.000 Gaulois seulement — un contre huit ! Et c'est bien là l'habituelle proportion du Français dans les grandes batailles de notre histoire — proportion si souvent largement dépassée : un contre dix, un contre cent ! (*Applaudissements*).

Mais l'histoire n'est-elle pas semblable à l'Océan profond qui balance ses hautes vagues d'un bord à l'autre des continents ? Et qu'elle a de curieux retours, par quoi nous apprenons qu'il ne faut pas plus se relâcher dans la victoire que s'abandonner ou désespérer dans la défaite ! Les Gaulois avaient fait trembler Rome jusqu'au pied même de son Capitole. Rome conduisit ses légions jusqu'à Alésia et Uxellodunum. Mais le Gaulois, vaincu, certes ! par une organisation politique et militaire supérieure à la sienne, sut conserver le principal de son caractère et de son tempérament et la fusion se fit qui donna la civilisation gallo-romaine dont nous sommes les fils.

Et nous avons recommencé pour notre compte, en d'autres pays, sous d'autres cieux, l'histoire de César et de Luctère, histoire dont les péripéties se déroulent à deux ou trois milliers de kilomètres de notre Dordogne. La vague musulmane venue des bords orientaux de la Méditerranée avait déferlé jusque sur nos plaines du Poitou, et, brisée là, elle s'était retirée pour s'étaler et se fixer en Espagne. La vague catholique d'Occident déferla à son tour sur l'Orient, pas assez puissante ni riche d'intérêts économiques pour fonder du définitif sinon du durable. Il a suffi, et il pourra encore suffire de l'intérêt pour asseoir définitivement l'empire de la France dans les anciens Etats barbaresques — de la Tunisie au Maroc — et fondre ensemble deux grands peuples sur un avenir nouveau de civilisation franco-berbère.

Et voilà ce que la philosophie de l'histoire nous apprend, en allant seulement de Luctère... à Moulay-Hafid. (*Applaudissements*).

Mais votre œuvre a son côté militaire et actuel. Et si nous obtenons un jour prochain cette réforme administrative qu'on nous fait espérer, qu'on nous promet même, c'est à l'action persévérante des régionalistes dont vous êtes tous, dont je suis aussi sous la direction des Baffier, des Charles Brun, ici présents, et de tant d'autres, que la France le devra. (*Applaudissements*).

Tout-à-l'heure nous revivrons par la pensée, et dans les gestes des troubadours venus de divers points de l'horizon, ces heures charmantes du moyen-âge où, des agenouillements tendres ou passionnés de l'amour, on passait sans transition aux gestes héroïques de la bataille, sous les couleurs de la dame aimée. Gracieuse Majesté, aux batailles possibles de demain nous irons avec joie en portant la marguerite qui orne aujourd'hui nos boutonniers. (*Applaudissements*).

La Cour d'amour ! Elle subsiste en plein Sahara, chez les Touaregs, et si vous vouliez revivre vraiment le moyen-âge avec son organisation politico-religieuse, ses grands et petits feudataires, ses corporations, il vous suffirait de prendre le bateau pour le Maroc et d'aller à Marrakech, par exemple, et c'est un saut en arrière de huit siècles dans l'histoire que vous feriez.

Mais le moyen-âge que nous voulons vivre aujourd'hui, c'est la présence de très haute, très savante et très gracieuse Reine Marguerite.... Priolo, entourée des reines, ses voisines, et de ses dames et demoiselles d'honneur. A elle, vont nos hommages, comme iront à elle tout-à-l'heure les vers si chatoyants de mon ami Charles Brun ou les vers si prenants de notre ami Jules Lafforgue. (*Applaudissements*).

Serrons-nous autour de notre gracieuse reine Marguerite ! Qui sait ?... Si d'autres légions, venues du Nord, arrivaient un jour jusqu'à nous !... Pour si amoureuse qu'elle soit du passé, elle connaît bien son présent. Elle n'ignore pas que les conditions et la forme des luttes modernes ne lui permettrait pas de diriger une armée, comme le fit Jeanne la Lorraine, ni de soutenir des sièges, comme le fit Jeanne Hachette, ou comme osa et sut le faire au Canada cette Magdelon la Canadienne, dont on vient de nous conter récemment la véridique histoire et qui, Française de 15 ans, aidée de deux domestiques seulement, soutint pendant plusieurs jours l'assaut de 200 Iroquois, coupeurs de chevelures. Elle sait cela, aussi s'est-elle préparée à d'autres devoirs, les devoirs humains de la pitié féminine. Ceux qui auraient à aller se battre savent d'avance que vers leurs blessures pour les panser, s'étendraient ses mains blanches, que vers leurs souffrances, pour les apaiser, se pencheraient ses yeux très doux et son sourire très gracieux. (*Applaudissements*).

Et donc, Messieurs, si je bois à vos œuvres régionalistes, je veux boire aussi à la reine Marguerite, à ses dames et demoiselles d'honneur, à la femme du Limousin et à la femme du Quercy — à celles qui sont nos mères et nos sœurs. (*Longs applaudissements*).

Tosta de Na Vasset

Genta sor, Madamas, Messurs,

Orio creigu manca a tous maou devei de ne pas veni a voutro Felibredado, et vou pourta lou salu amitou de las beilha daou Perigord et de lour Bournat.

Lou vinte-eun de julhet passa, vaoutro Reino et quantita de gein quei recounaissé eici, vinguérein à Jumilha et si nou faguerem eun grand haounour podein étrei asségura quei n'aobliderein jamay quello superbo jounado touto remplido de pouésio et de gracio.

Et justemein, quei queu souveni que me fay vous remercia de m'avei couvidado a vaoutro ta bravilho assemblado, d'hueiy et me jay leva moun veyrei bien naou a vaoutro santa à tou.

A la santa de tou notrei fray et sor de la grando famillo daou Felibri.

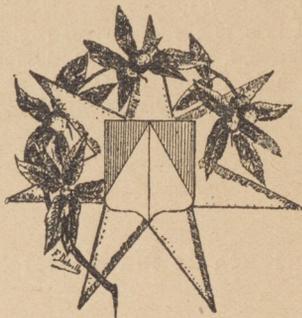
Et a la santa de soun viei Maitrey, lou grand homei de Maillano, lou grand Mistral.

Tosta de NA Margareta Priolo

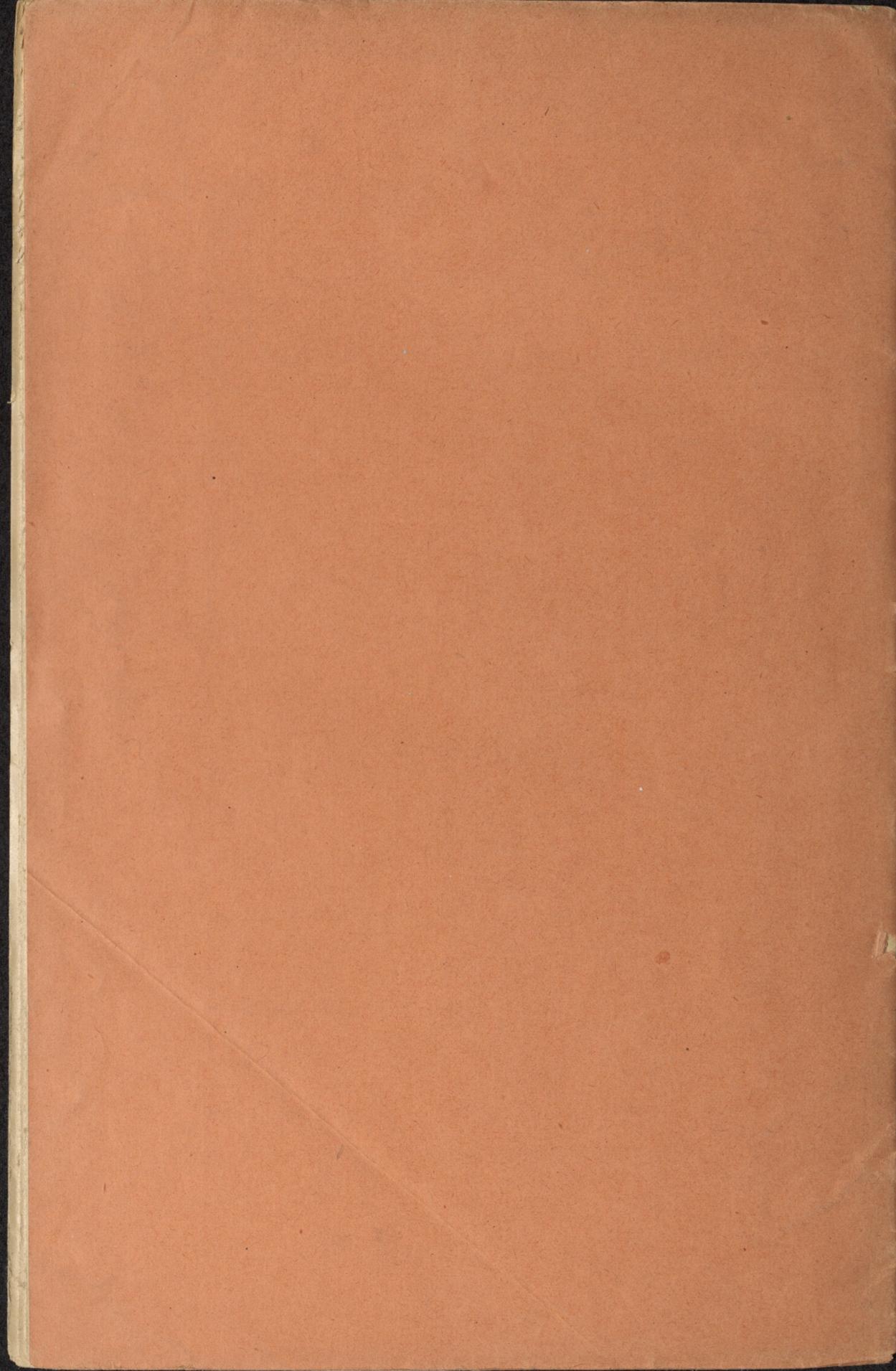
Sui urousa, anueg, de festejar l'Englantina dintz vostro vila de Martel, que tan nous agrada per soun aspet del passat e per sous abitans ta avens. Vostra brava receciu nous toca, gardaren toutjourn dintz nostre cor lou souvenir d'aquela jornada.

E d'abort que sem pas deus ingratz, bevem a Moussu lou Maire qu'incarna dintz sa bountat ospitalierra touta la poupulaciú de Martel, bevem al devouat felibre, Moussu Cazes, laureat, qu'a glanat tan de flours de pouesia, et que merita enquera un pretz artistic per l'organisaciú d'aquela festa am toutz lous que l'on ajudat.

Bevem a nostre boun Chaptal, a toutz lous vezis vengutz que soun l'ounour del Felibrige. Mais oublidam pas aquel a qu devem toutes les renaissensas provinsialas lou gran Mestre de Malhana : Frederic Mistral.







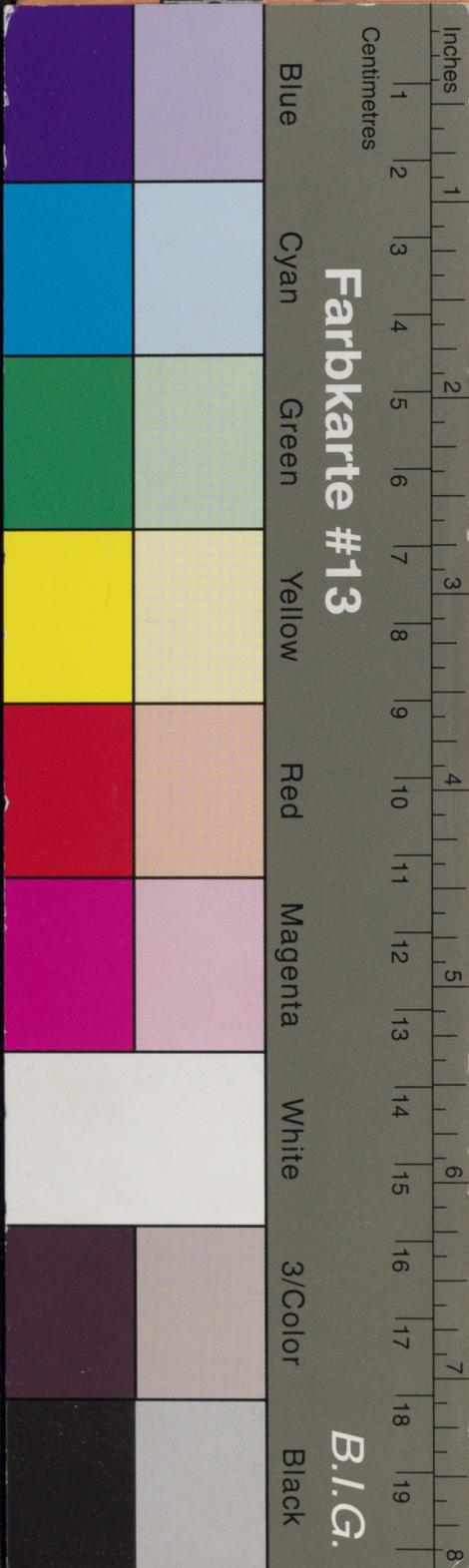
D
1924

D 192.447



D'UXELLODUNUM

MARTEL



Farbkarte #13

B.I.G.

LOCUTIONS PRONONCÉS A LA CÉRÉMONIE
MORATIVE DU PUY D'USSOLU,
RECEPTION DES FÉLIBRES A MARTEL
A LA « TAULADA » de
VIII^e Fête de l'Eglantine

18 Août 1912



PARIS
MAISON DE LEMOUZI
81, Rue Boursault
1912



www.books2ebooks.eu